

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 34

Artikel: Les bandits du Rhin : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181452>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les bandits du Rhin.

III

Souvent ils voyageaient pendant la nuit, et par conséquent il devenait nécessaire d'adopter un signe de reconnaissance qui pût se transmettre par un autre organe que celui de la vue. Siffler, comme les voleurs ordinaires, eût été non-seulement vulgaire, mais dangereux; car un pareil son, entendu dans les ténèbres, ne manque pas d'attirer toutes les bandes qui exploitent les mêmes localités. C'est ce qui leur fit inventer le *kochemloschen*, cri aigu et prolongé, que le voyageur attardé entendait en tressaillant retentir sur son passage, du milieu des fourrés et des taillis; mais qu'il était plus disposé à prendre pour la voix des hiboux ou des mauvais esprits, que pour un appel de voleurs.

Lorsqu'enfin tous se trouvaient réunis au lieu du rendez-vous, on faisait l'inspection des armes, et l'on chargeait les *schnelles* ou pistolets. Puis on donnait le mot pour l'attaque ou pour la retraite; on distribuait des torches qui devaient s'allumer simultanément à un signal particulier, et la colonne se mettait en marche dans un profond silence.

Le capitaine marchait à la tête de sa troupe: outre ses armes il portait une crosse de fer qui était comme son bâton de commandement. Puis venait le *ram* ou bélier, destiné à battre les portes et les murs: c'était ordinairement une poutre longue de douze pieds. Mais lorsque cette machine classique ne suffisait pas, le poteau de la route ou la croix du cimetière, s'ils étaient assez massifs pour remplir le but qu'on se proposait, la remplaçaient avec avantage. Puis venaient les subalternes portant les autres instruments de la profession qu'ils appelaient *Clamones*; et enfin les associés de première classe, armés comme les autres, jusqu'aux dents. Tous les visages étaient noircis ou déguisés d'une manière quelconque, en partie pour n'être pas reconnus; mais surtout pour donner à ceux qu'ils attaquaient l'idée que les brigands étaient du pays, bien que dans la réalité on ne les eût peut-être jamais vus dans le rayon d'une douzaine de milles à la ronde.

Arrivés au bourg et au village dans lequel pour simplifier, nous supposons qu'ils n'en veulent qu'à une seule maison, ceux qui connaissaient les lieux étaient envoyés pour sonner le tocsin et enlever les watchmen. Ces pauvres diables étaient attachés ensemble comme un paquet et jetés dans un coin. Alors la bande marchait hardiment vers la maison dévouée au pillage, et la cernait d'un cordon militaire.

Point de déclaration de guerre, point d'invitation à se rendre. Un cri terrible annonçait seul la présence et les desseins de l'ennemi. Les torches allumées au même instant, flamboyaient soudainement comme des météores pendant la nuit, et au milieu d'une volée de mousqueterie, le bélier était appliqué à l'entrée principale. Le feu se soutenait sans interruption, et était spécialement dirigé vers les fenêtres où l'on voyait de la lumière: les habitants surpris, privés de toute présence d'esprit par un bruit et une confusion si soudains, se regardaient les uns les autres avec effroi, et le reste de la ville, persuadé que les rues étaient le théâtre d'une bataille rangée pour le moins, barricadait ses portes, éteignait ses lumières et se cachait dans les cours.

A la fin, la porte cédait aux coups redoublés du bélier, et le capitaine guidait sa troupe dans la terre promise que les juifs leur avaient fait entrevoir. S'il remarquait de l'hésitation dans l'un de ceux qui le suivaient, il se retournait et lui brûlait la cervelle à l'instant, pouvoir dont il était investi par les lois de la société. Mais on en venait rarement à cette extrémité. Si près d'atteindre le butin désiré, le plus timide s'armait de courage, et tous se précipitaient à la fois dans la maison, combattant à leur manière, jusqu'à ce qu'ils eussent emporté la place, si les habitants revenus à eux étaient en force suffisante pour résister. Alors les victimes, hommes, femmes et enfants, étaient enveloppées, pieds et poings liés, dans les couvertures et les tapis. On illuminait la maison depuis la cave jusqu'au grenier, et le pillage commençait.

Malheur à ces infortunés si le montant du butin ne répondait pas aux promesses du *Baldover*. Il n'était pas de ser-

ments, pas de protestations capables de convaincre les voleurs que la somme qui manquait n'existait que dans l'imagination du fripon de juif. Sourds à la raison et à la pitié, ils infligeaient à leurs prisonniers les plus horribles tortures, dont la mort seule était souvent le terme, et la passion prenait un tel empire sur leurs âmes, qu'ils regardaient presque avec indifférence leur gain réel, dévorés par la soif d'en obtenir davantage.

Lorsqu'enfin le butin était recueilli, empaqueté et prêt à être chargé, le capitaine rappelait sa meute altérée de sang. Si parmi eux il s'en trouvait de grièvement blessés, les autres les prenaient sur leurs épaules, et au premier bruit d'alarme ils étaient expédiés d'après le principe que « les morts ne parlent pas. » Venait-on à les poursuivre, ils se retiraient en bon ordre, et souvent soutenaient le feu des troupes régulières. Dans le cas contraire, ils déchargeaient leurs mousquets en signe de joie, et se mettaient en marche en poussant des hurrahs et agitant leurs torches dans l'air; mais dès qu'ils arrivaient au lieu du rendez-vous, les lumières s'éteignaient toutes à la fois, les cris faisaient place au silence, et se divisant en groupes peu nombreux, ils s'évanouissaient dans la nuit comme des esprits de ténèbres.

Nous avons décrit rapidement les institutions et les usages de cette société extraordinaire; nous allons maintenant consacrer quelques pages aux différentes bandes dont elle se composait, et aux plus fameux d'entre les chefs qui les guidaient à la gloire et à la guillotine.

Un individu nommé Moïse, Juif de nation, dont le nom de baptême était Jacob, passe pour le patriarche de cette race, dont la filiation fut légitime malgré l'illégalité de ses actes. Ce fut lui qui donna une forme régulière à des éléments confus de brigandage, et qui éleva jusqu'à la dignité de bandit le voleur jusqu'alors furtif et solitaire. Sa digne épouse apprit à son sexe l'art de pénétrer dans les donjons, de tenir les livres et de diriger la correspondance. Moïse ne fut pas moins heureux dans sa postérité. Son fils devint un chef célèbre, et ses deux filles, mariées à deux hommes qui périrent par la corde et la guillotine furent les illustres mères d'une génération de brigands.

La résidence de cette noble famille était à Windschoot, près Groningue, en Hollande. C'est ainsi que d'une souche obscure on vit surgir l'arbre imposant qui devait répandre au loin ses ramifications funestes, et exhaler ses vapeurs empoisonnées depuis le Zuyderzee jusqu'au Danube. Abraham-Jacob, fils de Moïse, plus célèbre sous le nom de *Signet Snyder*, non content des lauriers qu'il moissonna en Hollande et en Belgique, vint jusqu'aux portes de Paris faire la guerre à la loi et à ses souverains; de ses deux sœurs, Rebecca et Dinah, l'une fut mariée à François Bosbeck, capitaine de la bande hollandaise, qui paya sa dette à la justice sur la place publique de la Haye; et l'autre à Picard, surnommé *Kotzo*, juif belge, l'un des bandits les plus renommés de l'Europe.

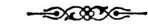
La bande du BRABANT devint fameuse par le talent et la férocity de ces deux chefs rivaux, Picard et Bosbeck. Le dernier surtout était un démon incarné, et cependant il aimait la belle Rebecca et sut s'en faire aimer. Mais la demoiselle était trop attachée à sa religion pour épouser un Nazaréen, et elle fit de sa conversion à la loi juive la condition *sine qua non* de son mariage. Après plusieurs combats entre sa dévotion à son Dieu et son amour pour sa maîtresse, il devint juif et prit le nom de *Jehu*. Dès lors Rebecca devint la plus chère, la plus dévouée et, pendant quelque temps, la plus heureuse des épouses; mais les sentiments de Jehu finirent par s'altérer. Il est vrai que ses souffrances furent de nature à aigrier un caractère moins irritable que le sien. Le premier accident qui lui arriva après son mariage fut une captivité de dix-neuf mois dans un cachot souterrain, si profond et si étroit qu'il pouvait à peine respirer. Ses pieds appesantis par les chaînes s'enfonçaient dans le sol humide, et il ne survenait de changement dans sa position que lorsqu'on venait le chercher pour le mettre à la torture. Néanmoins il se refusa obstinément à faire aucun aveu et fut enfin mis en liberté. Alors, pour donner de l'élasticité à ses membres et du jeu à ses poumons, il prit son essor en bondissant de joie comme un animal sauvage, et commit un vol en plein jour. Arrêté une

seconde fois, il dut sa délivrance au dévouement de sa femme qui échangea sa liberté contre la sienne. Lorsqu'ils se revirent, Jehu lui donna pour tout remerciement des malédictions et des coups. Dans une autre occasion, ses voisins ne parvinrent qu'avec peine à lui sauver la vie, et à l'arracher des mains de son mari, toute sanglante et défigurée... et cependant Rebecca l'aimait encore! Mais Jehu fut infidèle: le démon de la jalousie s'empara du cœur de sa femme.

« La terre n'a pas de rage comme un amour tourné en haine; et l'enfer pas de furie comme une femme dédaignée. »

Elle le vit... oui! elle le vit de ses propres yeux prodiguer des caresses à sa rivalet... C'en était trop: elle court auprès des magistrats, elle le dénonce, elle l'accuse, et bientôt le gibet de la Haye balançait le cadavre de cet époux autrefois adoré.

(A suivre.)



Les insectes.

En invitant nos lecteurs à étudier les organes de telle population lilliputienne qui vit avec nous, dont une partie tourmente, ou nous ravit nos biens, et dont l'autre partie nous défend, nous procure des jouissances, des sources de gains considérables, peut-être nous attirerons-nous la réprobation des personnes qui craignent la souffrance, même pour les infiniments petits.

Il serait injuste pourtant de condamner d'avance une pareille étude, car ceux qui ont pu admirer la structure intime de ces êtres délicats, le fini de leur organisation, seront les plus respectueux envers les chefs-d'œuvre du Créateur et les mieux préparés à étudier sans les toucher leurs mœurs et leurs instincts.

Pour étudier l'anatomie ou les organes des insectes, il est inutile de faire souffrir ces animaux, une immersion dans la benzine les tue instantanément, tout en conservant leurs couleurs, et en débarrassant leurs tissus d'une matière grasseuse qui nuit à la préparation.

L'insecte devenu parfait se compose ordinairement de trois parties principales: la tête, le thorax qui porte les ailes et les pattes, et l'abdomen, et chacune de ces parties est appropriée au genre de vie de l'animal.

La tête nous offre trois organes intéressants; d'abord les *antennes*, ces cornes plus ou moins longues tantôt formant une espèce de balai, tantôt une plume déliée, ailleurs en forme de chapelet, etc.

Les *yeux*, quelquefois simples, sont le plus souvent formés d'une réunion de petits yeux accolés ensemble comme les cellules d'un rayon de miel. Coupez, par exemple, la superficie d'un œil de taon, ou de bourdon, et après avoir mis cette coupe dans le baume vous y verrez des facettes hexagonales qui sont autant d'yeux. On a compté jusqu'à huit mille facettes sur l'œil du hanneton.

La *bouche* varierait dans sa forme suivant la nourriture que l'animal doit absorber. Chez ceux qui doivent la broyer, nous trouvons une lèvre supérieure cornée, une lèvre inférieure garnie de palpes, et entre ces lèvres, de chaque côté, une mandibule et une mâchoire garnies de dents. Les mandibules sont parfois très développées comme cela a lieu chez le cerf-volant, mais si nous regardons la bouche du fourmis, nous y trouvons aussi des mandibules en forme de cuillers, armées de dents; nous trouverons aussi de puissantes mandibules en forme de crochets sur le carabe doré.

Les insectes suceurs ont une trompe formée par l'allongement des palpes labiaux ou maxillaires. Prenez, par exemple, la trompe d'un papillon, déroulez-la à moitié dans le baume de Canada, puis comprimez-

la légèrement au moyen du verrelet, et vous la verrez formée de deux parties pourvues d'arceaux transparents, imbrégués, dont la réunion forme un vrai tube d'aspiration toujours béant, quoiqu'il puisse s'enrouler et se dérouler au gré de l'animal.

La mouche commune a une trompe plus courte, destinée à ramasser des substances souvent moins abondantes que le nectar des fleurs; le pavillon de cette trompe est élargi et son ouverture entourée de fibres spirales qui aident à la succion en balayant les liquides vers l'ouverture. Pour bien voir cette conformation, il faut placer dans le baume plusieurs trompes dans des positions variées, il est bon surtout, pour leur transparence, que ces organes aient été plongés pendant plusieurs jours dans de l'essence de térébenthine, sans cela la moindre pression du verrelet ferait sortir de la trompe une matière grasse qui nuit à la netteté de la préparation.

D'autres suceurs, nos ennemis, ne se contentent pas d'aspirer les liquides superficiels, ils les cherchent dans notre peau ou dans celle des animaux, et leur trompe est pourvue d'une lancette, et souvent même de tout un arsenal d'aiguillons aigus et barbelés, ou dentés en scie.

Le *Stomoxe calcitrans*, cette mouche qui pique si vivement bêtes et gens à l'approche de la pluie, le taon, le cousin, la puce vous donneront des spécimens de ces appareils; la préparation en est facile, il suffit de détacher la partie antérieure de la tête de ces insectes et de la trépaner légèrement entre les verres garnis de baume, le mouvement de va et vient imprimé aux verres suffit le plus souvent pour dégager et séparer les différentes pièces.

Les punaises ont un autre mode de succion, elles enfoncent leur trompe dans la peau et au moyen de quatre langues, très déliées, qui jouent alternativement dans le tube de la trompe, les globules du sang sont pompés dans le corps de la bête. La préparation de la trompe de punaise est un peu difficile sans l'aide d'une loupe, toutefois en relevant cet organe qui est caché sous le corps, entre les pattes, on parvient à l'enlever avec la tête.

S. B.

La livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants: I. Victor Hugo à Hauteville-House, par M. Paul Stapfer. — II. Les menues réflexions d'un mulet d'artillerie. Nouvelle valaisanne, par M. Ch.-L. de Bons. (Seconde et dernière partie.) — III. Léopold Robert, d'après sa correspondance inédite, par M. Charles Clément. (Huitième partie.) — IV. La bataille de Dorking. Réminiscences d'un volontaire. — V. Variétés. — Henri Blanvalet, par M. Eugène Rambert. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — A la recherche du du bonheur, par V. Tissot. — Cours gradué de langue française, par C. Ayer.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

AU MAGASIN MONNET

PLACE ST-LAURENT

CARTE CÉLESTE

AVEC HORIZON MOBILE

indiquant à l'aide d'un mécanisme très simple, l'état du ciel pour chaque heure de la journée.

PRIX: 4 FRANCS

Envoi par la poste contre remboursement.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD ET DELISLE.